

# I

Gaspard était essoufflé : il s'était pressé pour se rendre dans la salle de réunion. Il ne supportait pas l'idée d'arriver en retard, il avait besoin de temps pour prendre ses marques, pour s'installer, s'approprier les lieux surtout, comme aujourd'hui, avant de passer sur le grill. Il constata avec soulagement qu'il n'était pas le dernier à s'installer. D'un simple coup d'œil, il repéra le représentant du personnel, les responsables des divers services, et un avocat de la boîte. Le patron et ses acolytes avaient du retard. C'était une réunion informelle et comme le grand chef l'avait souhaité, toutes les personnes concernées y avaient été conviées. Il avait précisé, mot pour mot : « il faut désamorcer toute cette histoire avant qu'elle ne nous pète à la figure. Un DRH, c'est fait pour ça, n'est-ce pas ? » Le ton était badin mais Gaspard avait saisi le sous-entendu menaçant. Son avenir au sein de l'entreprise était en jeu.

Ils étaient assis autour de la grande table. Tous évitaient d'échanger le moindre regard. Les Pieds Nickelés, comme Gaspard appelait les trois patrons de la boîte, se faisaient attendre. Il avait posé devant lui, sur la table, son dossier qui lui parut bien mince tout à coup : un simple compte rendu de la situation, sans fioriture ni parti pris mais honnête. Il l'avait saisi, reposé sans l'ouvrir, les mains moites. A quoi bon ? Il savait ce qu'il contenait puisqu'il l'avait ré-

digé et de toute façon, il était trop tard pour y changer quoique ce soit. Les autres, habitués à ce traitement minimum de l'information, attendaient la suite des événements pour en savoir davantage.

Il crut déceler un sourire ironique sur les lèvres de certains. Il détestait être mis sur la sellette. Il se retrouvait dans une situation identique à celles qu'il avait connues lors de sa scolarité quand il préparait avec soin les textes sur lesquels il allait être interrogé. Il imaginait toutes sortes de questions qui pouvaient lui être posées. Elles n'étaient jamais aussi tordues que celles qui lui tombaient dessus. Parfois il doutait même d'avoir travaillé les bons textes !

Il avait pensé qu'un conflit dans une équipe de vigiles, ce n'était pas la mer à boire. Mais son échelle de valeurs n'avait rien à voir avec celle de la direction qui semblait avoir trouvé là une affaire emblématique de sa capacité à gérer un conflit atypique. L'enjeu était de taille, l'image de la boîte en dépendait. Il avait pris un peu d'avance en entendant les « plaignants » puis l'« accusé ». Son compte rendu tenait en une page A4, une seule face. Le constat avait été simple à établir : les horaires avaient toujours été respectés, le travail fait, avec une assiduité remarquable. Les vigiles continuaient à se plaindre de leur collègue, menaçant de ne plus travailler en équipe si cette situation se prolongeait. Il avait décrypté leurs griefs, compris ce qui les agitaient sans trouver de solution.

DRH ! Gaspard avait postulé pour ce poste parce qu'il

était prêt à prendre n'importe quel emploi. Il était encore tout étonné de l'avoir décroché. Et dans une entreprise de cette envergure ! Il avait eu une chance inouïe. Il se demandait encore sur quels critères il avait été retenu. Il avait envoyé sa candidature un peu au hasard. Il avait posté des tas de courriers pour des fonctions dont il ignorait tout, comme un joueur misant sur des cartes susceptibles de lui tomber entre les mains. Il avait raconté le plaisir qu'il avait pris à faire ses études de mathématiques. Ses yeux brillaient à l'évocation de cette période. Il avait passé un CAPES : il voulait gagner sa vie en enseignant sa matière préférée. Il s'était lancé dans le métier avec enthousiasme, persuadé qu'il parviendrait à intéresser des adolescents. La chute fut d'autant plus brutale que l'envie avait été forte. Il passait son temps à régler des problèmes de discipline, des conflits, des malheurs qui le dépassaient. Quelques élèves montraient de l'intérêt mais leur niveau était si loin de ce qui était attendu, qu'il ne savait pas jusqu'où remonter pour les aider à combler ce gouffre. Il passait un temps fou à plancher sur chaque cours, à chercher des stratagèmes qu'il dénichait sur divers sites d'internet. Pour un cours, trois heures à concocter son approche. Tout s'écroulait dès les premières minutes pour une histoire de casquette, pour un regard mal interprété, une sanction vécue comme une injustice.... Il n'était pas allé au bout de l'année de stage, celle qui aurait dû valider sa réussite au concours.

Il était sorti de cet échec meurtri. Il n'en revenait pas qu'on puisse survivre dans cet univers, avec ses différentes

strates de relations entre élèves, entre enseignants ; tous les ponts nécessaires entre chaque groupe, auxquels s'ajoutaient les liens avec l'administration, les parents, sans oublier le personnel d'entretien... Un microcosme avec ses lois, ses règles, ses préséances, ses coutumes, ses hiérarchies. Cette complexité de relations qu'il avait connue avait peut être joué en sa faveur lorsqu'il avait adressé sa candidature aux Pieds Nickelés. Pour lui, rien ne pouvait être pire que ce qu'il avait vécu. Il y pensait parfois, comme à une dent qu'il avait fallu arracher : il avait souffert un mal de chien, mais il s'en était bien tiré !

Il s'était présenté à l'entretien d'embauche, le premier de sa vie, en misant tout sur sa « fraîcheur » et son bon sens. Il ne pouvait cacher son inexpérience mais il avait réussi à les faire sourire en se présentant comme le Huron, qui leur serait bien utile dans certaines situations par sa naïveté. Il aurait un regard neuf, nullement entaché d'idées préconçues ! Il se revoyait ce jour là racontant ses mésaventures de professeur débutant. Il avait appris tout ce qu'il ne fallait pas faire en cas de conflit. On ne lui avait même pas demandé d'illustrer son propos. On l'avait poliment remercié et quand il avait cru tout perdu, on l'avait rappelé pour un nouvel entretien. Il avait compris qu'il avait réussi une étape, aussi creusa-t-il le sujet en allant chercher des informations sur cette entreprise qui risquait de l'embaucher, sur les fonctions d'un DRH. Habitué à bachoter, il n'eut aucun mal à ingurgiter toutes ces informations et à les utiliser lorsqu'il fut rappelé, une troisième fois. A la fin, il fut

l'élus.

Cela faisait déjà trois ans qu'il avait été chaleureusement accueilli et présenté au personnel, pour être plus précis aux différents représentants de chaque catégorie et aux chefs de projets.

Pour mener les entretiens d'embauche il avait eu des directives très précises. Il avait fini par comprendre comment cela fonctionnait. Il lui suffisait de retenir quelques qualificatifs sur le profil à rechercher et à trouver le CV qui allait le plus y correspondre. Bien évidemment, cela ne suffisait pas, il fallait ensuite mener l'entretien, avec les bonnes questions incisives qui déstabilisaient la plupart du temps les candidats au poste. Ils s'éliminaient d'eux-mêmes. Il comprenait mieux pourquoi on l'avait choisi : à aucun moment il n'avait montré la moindre lassitude, même quand il ne savait rien de ce qu'on lui demandait. Il avait répondu des phrases toutes faites. On l'avait supposé capable de faire face à toute situation sans se démonter. Personne n'avait perçu son inquiétude qui le rendait impassible. Ils avaient pris cela pour un contrôle de soi à toute épreuve. Depuis personne n'avait vu dans ses silences autre chose que sa persévérance à tenir un cap. Il s'était bien gardé de les en dissuader.

Cette fois-ci le problème semblait plus ardu. Il gardait un air hautain, un peu fermé pour décourager toute tentative de converser avec lui. Il se concentrait.

Il avait ses astuces trouvées sur des sites de conseils

pour gérer le trac. Il fallait chercher en soi des images positives, plaisantes. Etant d'un naturel heureux il n'avait aucun mal pour le faire : il pensa immédiatement à son trajet du matin pour venir travailler au centre ville. Il aimait ce quartier d'affaires, ses immeubles de verre, étincelant dans les rayons du soleil levant, ou brillant sous les gouttes de pluie. Les rues étaient fermées à tout véhicule sans le macaron attestant de son appartenance à une des boîtes du quartier, ce qui maintenait une ambiance feutrée, on entendait à peine le bruit des moteurs. Le matin, des balayeurs municipaux lâchaient l'eau dans les rigoles, inondaient les trottoirs en interpellant les garçons des cafés. Il se régalaient de l'odeur du café, des croissants chauds.

Des bandes de collégiens matinaux, qui chahutaient, leur musique à fond le dépassaient. Il lui semblait parfois capter un regard narquois réveillant ses anciennes craintes, ce regard d'ado qu'il connaissait si bien, dans lequel il voyait l'affrontement arriver. Il ne leur disait jamais rien.

Parvenu au pied de l'immeuble, il prenait le temps de contempler ses sept étages. On ne voyait rien de l'intérieur du bâtiment. Des vitres sur plusieurs étages renvoyaient le ciel et ses couleurs, ainsi que la chevelure des arbres en mouvement. Une enseigne discrète, une simple plaque de cuivre près de l'entrée : on y lisait Banque, puis Confiance et le nom de chacun des trois Pieds Nickelés.

Tout était conçu pour impressionner : des portes vitrées, automatiques qui s'ouvraient dans un soupir, des gardiens

de chaque côté, en uniforme avec un badge sur la poitrine qui lui rappelait l'étoile des shérifs des westerns. Ces hommes étaient là, garants de la sécurité de tout le bâtiment. Aussi avaient-ils un air martial, matraque au côté, boîtier à la main qui crachait parfois un message dont un mot sur deux était audible. Dans l'autre main, un détecteur de métaux qu'ils passaient de chaque côté des personnes pénétrant dans le bâtiment. Elles entamaient alors une danse étrange, en se contorsionnant d'un côté puis de l'autre.

Les véritables surveillants n'étaient pas visibles. Ils étaient dans une cabine équipée d'une multitude d'écrans qui filmaient et enregistraient les allées et venues de toutes les personnes pénétrant dans l'immeuble. Là les gars restaient en alerte et alternaient toutes les deux heures. Gaspard n'oubliait jamais de hocher la tête pour les saluer.

Puis il accordait un mot qui se voulait spirituel à la jeune femme qui assurait l'accueil derrière son immense comptoir qu'il fallait contourner pour gagner les escaliers ou l'ascenseur. Il n'était pas sûr que ce soit toujours la même blonde peroxydée.

Il tenait à se montrer affable avec tous, aussi forçait-il son sourire au point d'en attraper une crampe. Il se détendait en passant au fond du hall, devant des vitrines éclairées. On y voyait des petits meubles colorés, des tapis, des jouets d'enfants. Une jeune femme y régnait toute de rose vêtue, une toque retenant ses cheveux roux, frisés qu'elle avait du mal à maintenir en un chignon réglementaire. Il

lui faisait un signe de la main. La vitre permettait de voir dans la crèche mais dans l'autre sens, on ne distinguait rien : c'était bien pour cela qu'il trouvait le courage de se manifester. Elle ne lâchait pas des yeux les nourrissons rampant vers des jouets posés à terre, de ces jouets qui couinent dès qu'on les touche. Leur son était rendu inaudible par la vitre épaisse, ainsi que les pleurs des nourrissons.

Il s'attarda un moment devant cette image touchante, cette trouvaille géniale. On pouvait admirer l'efficacité des demoiselles qui s'occupaient des nourrissons. Les jeunes parents de l'Entreprise n'avaient plus à courir à travers la ville avant de venir travailler. Ils emmenaient leur bébé avec eux, le laissaient en passant, ils pouvaient même le voir sans être vus. Gaspard aimait bien regarder ces bébés, sans le son, ni l'odeur.

Il ne s'imaginait pas parent, avec toutes les contraintes que cela supposait. Ni marié ou même vivant en couple... Il avait tenté le coup, il y avait quelques temps de cela, ça s'était soldé par un échec. Il avait rencontré Julia et ils s'étaient plu. Au bout de quelques mois ils avaient décidé de vivre ensemble. Mais Julia avait une fille de quatorze ans, Chloé, cachée derrière ses longs cheveux châtain, qui mit toute son énergie à lui pourrir la vie. Il avait adoré Julia, sa peau, ses seins, son corps, sa voix, son caractère, rien à lui reprocher sauf... sa fille. Regards méprisants sur ce regard qu'avait trouvé sa mère, un vieux de trente ans, plus du double de son âge à elle Chloé. Une petite garce qui n'avait pour but que de l'abaisser aux yeux de sa mère. Ils



avaient essayé de tenir bon avec Julia, persuadés que leur amour serait le plus fort. Ils avaient résisté quelques mois, puis il avait jeté l'éponge. Il avait pris l'initiative d'une rupture pour la première fois de sa vie.

C'était avant d'être recruté par l'Entreprise. Depuis c'était le calme plat même s'il avait fait quelques rencontres sympathiques. Il s'était inscrit sur un site qui organisait des activités pour favoriser le rapprochement de personnes esseulées. Il avait participé à des stages de cuisine, fait de belles balades, mangé dans de bons restaurants, vu de beaux spectacles, avec des personnes différentes, toutes charmantes mais il n'avait jamais pu se résoudre à aller plus loin. Chloé le poursuivait de sa malédiction !

Il avait aussi essayé les rencontres rapides. Il avait trouvé ça dégradant, se vendre ou jeter l'autre en quelques minutes, sous prétexte que la première impression était toujours la bonne.

Il n'attendait plus rien de ce côté-là.

Il devait subir les inquiétudes de ses parents qui désespéraient de le savoir encore seul, à son âge ! Sa mère lui avait même tendu un piège en invitant LA jeune femme idéale un soir où il soupait chez eux. La situation était affreusement gênante. Il s'était donc éclipsé dès le dessert avalé en s'excusant tout bas pour l'extravagance de sa mère. Il n'avait jamais revu cette personne qui lui aurait peut être plu dans d'autres circonstances.

Gaspard jeta un coup d'œil aux personnes installées au-

tour de l'immense table. Les responsables des projets qui avaient leurs bureaux au premier étage étaient là. Il les connaissait tous de vue puisqu'il occupait une pièce au même niveau. C'était un lieu agréable bien éclairé par de larges baies vitrées. Au dessus de cet étage il y avait celui des têtes pensantes de l'entreprise, insonorisé, calfeutré, sécurisé, surveillé, c'est là que battait le cœur de la ruche. Les clients importants y accédaient incognito, directement du parking souterrain. Gaspard n'avait jamais eu l'occasion de s'y rendre avant ce jour

Il pensa au reste de l'étage, à la multitude de cabines, véritables alvéoles d'une ruche. C'étaient des endroits réservés à la sieste, sieste qui se devait d'être courte. On y trouvait un siège confortable, inclinable jusqu'à l'horizontale. A sa tête, des écouteurs. Les lieux avaient leurs habitués dont faisait partie Gaspard. Pour rien au monde il n'aurait manqué cet instant de bonheur. Il avait apporté sa propre musique, un disque de Sati dont il adorait les notes s'égrenant, mélancoliques. Il savait depuis peu à quoi était dû cet étrange phrasé musical après avoir vu des partitions, sans barres de mesure. Les casques étaient programmés pour ne fonctionner que le temps autorisé. Il repartait de sa sieste musicale, prêt à affronter la tâche qui l'attendait. Il croisait dans l'ascenseur ceux qui avaient préféré grimper un étage de plus vers une immense salle de sport équipée de vélos, de tapis de course ou d'appareils de musculation. L'endroit était autant fréquenté que les alcôves pour la sieste mais à des horaires différents : tôt le matin, tard le soir !

Pour sa part, Gaspard n'y mettait pas les pieds. Il ne savait plus depuis quand il avait horreur du sport en salle. Il avait toujours trouvé ça horrible ! Transpirer, souffrir de crampes, enfermé, où était le plaisir ? Il était svelte, bien portant. Il avançait pour preuve à ceux qui l'interrogeaient sur ce désamour qu'on avait jugé nécessaire d'installer l'infirmerie au même étage que cette salle de sport ! Il n'avouait jamais son temps de running au début de chaque weekend, il aurait pu argumenter que c'était bien différent de faire du sport en plein air. Il préférait donner l'image de celui qui ne pratiquait aucune activité physique.

Le summum, c'était le restaurant et sa terrasse au dernier étage. On y dominait toute la ville mais on ne s'y rendait qu'en de très rares occasions liées à de très gros contrats.

Gaspard était le DRH de l'Entreprise idéale ! Sa mère lui demandait souvent de lui décrire à nouveau telle ou telle installation, fière que son fils soit une cheville ouvrière d'un si bel endroit. Son père le mettait en garde contre tout ce tralala qu'il traitait de poudre aux yeux. Il lui demandait où étaient les délégués syndicaux et ne croyait jamais les réponses que son fils lui faisait ! Ils étaient tous au niveau des services juridiques. Il ricanait en ironisant que c'était plus simple d'avoir tout sous la main. Son père avait été postier et le syndicat il connaissait ! Il était certain que personne n'oserait s'approcher d'un local situé si près des bureaux juridiques de leur boîte ! Il espérait surtout que son fils serait capable d'assurer ses fonctions dans le respect de

tous, surtout des employés. Gaspard lui avait juré qu'il pouvait compter sur lui. Il trouvait touchant que son père ait pu garder intactes ses premières convictions, même après tous les déboires qu'il avait eus dans sa vie professionnelle.

L'heure tournait, plus d'un quart d'heure de retard pour les champions de l'exactitude, c'était énorme ! Avaient-ils autant de réticence que lui à venir traiter de ce cas ?

Gaspard aurait pu consacrer la matinée entière à peaufiner son dossier. Ces réunions se passaient toujours de la même façon : en introduction le laïus d'un des trois grands chefs, puis l'exposition de la situation de chaque secteur. Chacun se congratulait, d'autres allaient jusqu'aux applaudissements d'autosatisfaction. Jamais Gaspard n'avait assisté à une réunion où on avait dû aborder un sujet épineux. La première fois tombait sur lui.

Pour résoudre ce problème, encore fallait-il l'identifier comme tel. Il s'agissait d'une drôle d'histoire qui opposait un vigile aux trois autres de son équipe. L'affaire s'annonçait délicate et Gaspard avait essayé de proposer des solutions. Ils les avaient toutes repoussées les jugeant inacceptables. Pour sa part, il pensait que cette histoire n'avait pas lieu d'exister. Rien ne mettait en cause leur fonctionnement, avec un peu de bonne volonté, plus de bienveillance les uns envers les autres. Il n'avait vu aucune raison de prendre parti pour l'un ou les autres.

Gaspard jetait des regards furtifs vers ses collègues déjà installés, qui plongeaient le nez dans leur dossier. On aurait